

N° 57 -- 21 NOVEMBRE 1929

CINÉMONDE

LEILA HYAMS

se prépare-t-elle
à imiter
Alain Gerbault ?



Directeurs: GASTON THIERRY & NATH IMBERT

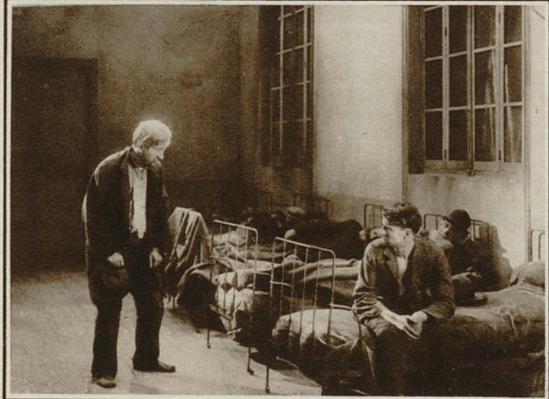
1 FR. 25

CINÉMONDE PARAÎT LE JEUDI



CINÉMONDE ACTUALITÉS

A gauche, de haut en bas : Un homme se pencha sur son passé, et nous avons eu l'admirable roman de Constantin-Wehler. Voici qu'une femme se penche sur son passé, et nous avons « entendu », dans ce film que l'on vient de nous présenter, le cri muet, affolé, strident de Fee Malten, obsédée par ses souvenirs. ● Marie Glory a une bien mauvaise éducation, on peut-être, a-t-elle tout simplement une faim de loup en tournant *Miss Lohengrin*? ● Qui reconnaîtrait dans cette épave, dans ce misérable client d'un *Asile de Nuit*, le brillant et spirituel Signoret? ... Ce petit film de Gaumont est un film parlant. ● A droite, de haut en bas : Bessie Love, en bonne camarade, vient tenir compagnie à Joe Schenck et Gus Van, qui tournent un film sportif, *Take it Big*. ● Dans *Dulcy*, de King Widor, la trépidante Sally Starr joue le rôle d'une jeune fille toujours prête à faire des bêtises. ● Le maharajah de Kapurthala, le Parisien bien connu, visite les studios d'Hollywood.



Vérités bonnes à dire...

LES DEUX VAGUES

NOUS venons d'assister dans le monde cinématographique à une série de phénomènes particulièrement curieux.

L'année a débuté en France sous les meilleurs auspices. Quelques magnifiques productions de nos Poirier, Clair, Feyder, et autres espoirs réalisés de l'écran national, avaient provoqué en nous l'enthousiasme le plus pur. Puis, les Américains, qui n'ont pas cessé un mois de progresser, venaient de réaliser un pas de géant en nous gratifiant des symphonies et mélodies d'atmosphères qui sont : Une Femme dans chaque Port, poème de l'amitié; Solitude, poème de l'adolescence; La Foule, poème de l'unanimité; Le Vent, poème des éléments déchaînés; Fièvres, poème de l'Équateur; Les Damnés de l'Océan, etc...

On savait désormais que point n'était besoin de frais énormes ni de scénarios compliqués pour mettre au monde de beaux films capables de séduire à la fois les élites et les foules.

Enfin, Le Chanteur de Jazz paraissait; et c'était la grande révélation de l'art nouveau, film sonore, parlant, chantant, dansant, qui n'a pas encore trouvé dans notre langue son titre définitif.

Espérons qu'il le trouvera et que nous ne serons pas obligés d'employer le mot américain: talkies, que l'usage un jour nous ferait prononcer à l'américaine: toquès, ce qui est quelque peu péjoratif. Le Chanteur de Jazz connaît simplement le triomphe. Il batit Ben-Hur, ce qui est tout dire.

Ainsi l'avenir s'annonçait brillant. Le monde des affaires s'en mêlait et promettait son concours. La société catholique comprenait toute l'influence moralisatrice de l'écran et non seulement l'approuvait, mais préparait ses congrès de travail et de propagande.

Le Gouvernement lui-même, oui, Mesdames et Messieurs, le Gouvernement qui, comme en toute bonne démocratie, n'hésite pas à suivre l'opinion quand celle-ci s'est nettement et définitivement prononcée, le Gouvernement, dis-je, accordait son patronage en attendant son action et ses subsides.

C'est alors que, par un de ces retours de flamme si fréquents dans la pensée française, brusquement s'allume le feu de la mélancolie qui ressemble à un couchant de cuivre en fusion.

Il n'y eut plus que de la désespérance partout. Que faire? Pourquoi? Dans quel sens? Muet ou parlant? A force de s'interroger, on ne bougea plus.

Seuls, la Finance française et le Trust américain s'agitèrent... Mais l'art stagna. Il stagna jusqu'à ce que l'angoisse ayant jonché les énergies, les volontés et les bonnes volontés aient décidé de former le consortium de l'action. Après un été de paresse, voici venir l'hiver de création. Les maurs de vacances ont tellement imbibé notre société fatiguée qu'à partir de Pâques, muscles et cerveaux s'endorment. Les animateurs eux-

mêmes, toujours en éveil, n'ont plus assez de fluide pour électriser la production. Mais, dès septembre, on peut parler. Les méninges sont favorables à la réceptivité des pensées. Une véritable fermentation provoque l'éclosion de nouveaux talents et les anciens ne désarment plus. On lutte, on travaille, on crée. Voilà ce que nous constatons depuis un mois.

Les studios s'améliorent, les salles se transforment, les camionnettes se construisent, les présentations publiques se multiplient et les accueils deviennent prometteurs.

Un gala réservé nous a montré l'autre jour les premiers films parlants français ou européens. Les assistants se sont montrés particulièrement satisfaits, et ceci est de bon augure.

La soirée fut d'autant plus instructive que chacun y vit le meilleur et le pire, c'est-à-dire la gamme qui va des puissantes mélodies de la nature artificiellement captées jusqu'au plus mauvais théâtre, c'est-à-dire le théâtre ralenti. En passant, un genre usé comme les dessins animés rebondissait et dans un assemblage délicieux de sons cocasses nous entraîna joliment, charmés, émerveillés. C'était l'Opéra-Bouffe renaissant avec des moyens prodigieux, comme seul le cinéma peut en fournir. Toutes les illusions. Mieux que chez feu Robert Houdin.

En conséquence, nous savons maintenant que le théâtre n'est pas du tout le film parlant et que la plus belle idée de scène dramatique peut être trahie par une mise en scène insuffisante où l'on sert le son au lieu de se servir de lui.

Nous savons encore que la sonorisation laissera ou triomphera suivant qu'elle sera freinante ou dynamique.

Nous savons enfin que si le film parlant supprime les belles atmosphères que suggèrent les extérieurs, il ira au-devant d'un échec: on reviendra au film muet.

Le son doit économiser le dialogue, et je préfère mille fois un bon sous-titre aux paroles confuses et mal reproduites d'une conversation qui tue le mouvement.

Le son, c'est de la synthèse de langage. Les Américains ont jusqu'ici paré aux difficultés de la situation nouvelle par une utilisation exaspérée et délicieuse du music-hall où ils excellent.

Les jambes de leurs girls ont du génie, ils s'en servent.

Leurs musiciens sont jeunes et originaux, ils s'en servent.

La religiosité est le ciment de la façade nationale, ils s'en servent.

Théâtre et temple mêlés ont permis des balbutiements heureux dans le nouvel art; mais demain il faudra trouver autre chose.

C'est pourquoi s'élaborent en ce moment, dans le silence du cabinet qui précède le studio, les scénarios d'une école nouvelle bien française où les belles synthèses de l'âme, par des moyens simples, seront cinématiquement magnifiées. La Renaissance est annoncée. A bientôt l'heure des Classiques.

José GERMAIN.

Clubs de Cinéma

La semaine dernière, la Fédération des Clubs de France a tenu son premier Congrès, sous la présidence de M^{me} Germaine Dulac.

Il n'y a pas que les salles spécialisées qui fassent un effort réel en faveur des films qui sortent de l'ordinaire des spectacles auxquels le public est habitué. Tel film qui ferait fiasco sur les grands boulevards fait fureur aux Ursulines, à l'Œil de Paris, au Vieux-Colombier. Et on a vu bien des films obtenir un très gros succès auprès du grand public en raison de celui qu'ils avaient obtenu précédemment auprès des spectateurs d'élite qui fréquentent les salles spécialisées.

Mais il y a aussi les clubs de cinéma, groupements de spectateurs plus avertis ou qui ne demandent qu'à l'être. Et sur des films toujours intéressants à un point de vue quelconque, ce sont les spectateurs qui manifestent leur opinion, proposent leurs critiques, discutent le film, et, souvent, de ces confrontations, jaillit sinon la lumière, du moins un sens très exact, un jugement rigoureux, une compréhension parfaite de l'œuvre examinée. Ce sont des jalons posés dans l'esprit du public, des points de repère dans l'évolution du cinéma, d'où l'on peut partir pour franchir une nouvelle étape. Il n'est pas inutile, en effet, de connaître l'opinion de certains spectateurs intelligents et suffisamment cultivés pour pouvoir juger une œuvre, et c'est ainsi que l'éducation du public, nécessaire en matière de cinéma, s'accomplit peu à peu.

Parmi ces clubs, il convient de citer un premier lieu: la Tribune libre du Cinéma. Le premier en date, dont la création remonte à l'Exposition des Arts décoratifs en 1925. Depuis quelque temps, d'autres semblables ont fleuri un peu partout: le Groupement des spectateurs d'avant-garde, qui s'intéresse à la fois au cinéma et au théâtre et poursuit un but très noble et parfois éminent désintéressé; le Club de l'Ecran et le Phare tournant, le dernier-né de tous.

Il est regrettable que les séances du Club de l'Ecran à l'Œil de Paris ne soient que le prétexte d'un snobisme révoltant et souvent ridicule, où s'épanouissent le caquetage et l'ironie de quelques ratés, de quelques jaloux et présomptueux. Mais leur suffisance n'atteint pas heureusement la majeure partie des gens de ce groupement, dont l'effort sera bientôt perdu s'il ne réagit pas contre cette attitude assurément grotesque.

La Tribune libre du Cinéma, qui vient de reprendre ses séances à la salle Adyar avec *L'Aurore*, de Murnau, a pour habitude de représenter des films dont la valeur n'a malheureusement pas été reconnue le plus souvent par le grand public. Fondée en 1925 par M. Charles Léger, ce groupement a, depuis quatre ans, fourni un effort réellement intéressant, et rares sont les films de valeur qui n'y ont pas été projetés et discutés. Il suffit de jeter un coup d'œil respectueux sur ce qu'il a produit pour s'en rendre compte.

Ce furent tout d'abord, à l'Exposition des Arts décoratifs: *La Folie des Vaillants*, *L'Affiche*, *L'Horloge*, *Faits-divers*, *La Fille de l'Eau*, *Le Fantôme du Moulin-Rouge*, *Entr'acte*, *Polikouchka*, *La Perruque*, *Fièvre*, *La Femme de nulle part* et *Le Rail*.

En 1926, à la Salle des Centraux: *Le lys brisé*, *Torgus*, *La Galerie des Monstres*, *La Brière*, *Vers le Tchad*, *Gribiche* et *Feu Mathias Pascal*.

En 1927: *Force et Beauté*, *Ménilmontant*, *Sherlock Junior*, *Le Prince Ahmad*, *La Femme de 40 ans*, *Paris qui dort*, *Visage d'Enfants*, *L'Opinion publique*, *Rien que les Heures*, *La Loi des Montagnes*.

En 1928, à la salle Adyar: *L'Image*, *La Nuit de Saint-Sylvestre*, *L'Epreuve du Feu*, *Dura Lex*, *Nosferatu*, *La Toison d'or*, *La Mère*, *Trois Sublimes Canailles*, *Les Proscrits*, *Moana*, *Le Maître du Logis*, *Voyage au Congo*, *Jazz*, *La Folle Nuit* et *Vanina*.

Enfin, en 1929: *La Volonté du Mort*, *Carmen*, *Au Royaume des Glaciers*, *La Marche des Machines*, *Zvenigora*, *Vaincre ou Mourir*, *Le Chapeau de paille d'Italie*, *La Lanterne rouge*, *L'Eau coule sous les Ponts*, *Une suite d'essais en couleur avec le procédé Keller-Dorian*, *Un Festival Chaplin*, avec *Idylle aux Champs* et *La Ruée vers l'Or*. Une séance consacrée à l'opérateur aveugle Lucien Le Saint, *La Passion de Jeanne d'Arc*, *La Nuit mystérieuse*, un gala Buster Keaton, avec *Le Mécano de la Générale* et *Cadet d'eau douce*, *Unagan* et *La Croisière du Krassine*.

Comme on le voit, les plus remarquables efforts du cinéma international ont été représentés à la Tribune libre du Cinéma. Ce genre de groupement est véritablement digne d'être soutenu, connu d'un plus grand nombre de spectateurs, et c'est pourquoi nous avons cru utile d'en parler ici où tous nos efforts vont à ceux qui œuvrent, créent ou essaient quelque chose en faveur du cinéma meilleur, tous ceux à qui nous accordons notre plus entière sympathie.

Esa CAIRE.

2,29 €
1588



De haut en bas: Une puissante silhouette de Esther Ralston dans *Epouvante* □ Une danseuse de music-hall à l'allure d'une divinité hiératique: voici Anna May Wong, actrice d'origine chinoise, dans *Song* □ Francesca Bertini et Klein-Rogge dans *Tu m'appartiens*.

On verra cette semaine à Paris

SONG

Réalisation de Richard Eichberg
Interprétation d'Anna May Wong, Adalbert Hans Schlettow, Mary Kid et Heinrich George.

Le cinéma naturaliste a surtout été à l'honneur en Allemagne où des films comme *Variétés*, *La Boîte de Pandore*, *La Rue sans Joie*, *La Tragédie de la Rue*, l'ont illustré magnifiquement.

Song ressortit à ce genre, mais n'a pas avec une égale perfection les défauts et les qualités de ces films. Il est à la fois plus uniforme et moins talentueux. Très bien, trop bien fait, pourri de jolies scènes, trop bondé de choses et de détails, *Song* n'acrocroche pas, autant qu'il le mériterait, l'attention et l'admiration du spectateur. Richard Eichberg, réalisateur de talent, ayant délaissé la comédie pour le drame, a voulu forcer la dose. Et c'est pourquoi nous voyons *Song* comme un mélodrame, ayant pour cadre un port et, pour héros, des voyous, des habitués de bouis-bouis, et une petite Chinoise, résignée à son destin d'esclave.

Mais *Song* est un film qu'on peut discuter, parce qu'il y a, je le répète, du talent et de belles scènes chantées vigoureusement.

Ce qu'on peut surtout reprocher à *Song*, c'est d'éparpiller son action au lieu de la grouper sur un seul point: trop de décors, trop de détails, trop de « clous », en somme. C'est se plaindre que la mariée est trop belle.

Song, petite épave chinoise, est défendue contre deux rôdeurs de quai, par Jack Houben, ancienne vedette de music-hall, qui a fui San-Francisco, après un crime passionnel. Par reconnaissance, puis par amour, *Song* s'attache à Jack, comme un chien fidèle, et lui sert de partenaire dans son numéro de couteaux lancés et où elle fait la « cible vivante ».

L'ancienne maîtresse de Jack, la toujours adorée Gloria Lee, vient à Constantinople, et, de nouveau affolé par la passion, Jack cherche à reprendre la frivole. Pour elle, il organise un vol de wagon postal, mais surpris par la police, sa bande arrêtée, il se laisse aveugler par la vapeur du train et regarde Constantinople. Malgré la cécité qui obscurcit ses yeux, Jack accomplit son numéro, puis il s'évanouit. Pour le faire opérer, *Song* vole, pour le consoler, elle ment; pour le faire vivre, elles se vend. Mais, une fois guéri, Jack la repousse comme une bête et cherche Gloria. Il apprend, au théâtre, son départ et comprend le dévouement sublime de la petite *Song*, qui danse maintenant au Palace. Mais son apparition effraye tellement la danseuse, qu'elle tombe sur un des couteaux piqués dans une plaque tournante. Et c'est un corps sanglant qu'il emporte, la petite *Song* qu'il aime maintenant, et qui meurt en l'adorant...

M. Richard Eichberg a montré souvent l'expression de ses scènes, et celle de la mort, pour saisissante qu'elle soit, n'en a pas moins de l'exagération dans le mouvement que fait Jack Houben, emportant *Song*, dont la longue robe chinoise traîne à terre « pour que ça fasse bien ». Au cours du film, il y a parfois des passages où l'on sent l'effet cherché, obtenu, et qui porte. Mais les films originaux sont rares, et *Song* en est un. Il nous apporte un souffle étrange, souffle dense et chaud, l'air des docks et du port, l'atmosphère empuantée et troublante des cabarets de Constantinople, et à vivre avec ces mauvais garçons, nous trouvons un sacré changement avec les gars neufs et sains de l'Ouest américain. Rien que pour son cadre, *Song* serait un film plein d'intérêt.

Des décors de rues, de bouges, un coin du port sont éclairés avec intelligence, la lumière donne un reflet particulier à ces baraques, ces maisons basses, ces ruelles fangeuses... Les scènes dans le bouge ont une couleur et un relief excellents.

Les films qui finissent mal ont une certaine chance de bien réussir, c'est la mode, maintenant, on veut des fins tragiques. *Song* réussira, d'abord parce qu'il est joué avec édat par Anna May Wong, la jolie Sino-Américaine, avec force par Heinrich George, avec aisance par Adalbert Hans Schlettow, et enfin, parce qu'il projette pour nous un peu de l'aventure, que nous avons tous rêvé de vivre... là... ou ailleurs... ●●●●●●●●

QUAND L'OMBRE DESCEND

Drame
Réalisé par Genarro Dini.
Interprétation d'André Nox, Hélène Darly, Georges Melchior.

M. Genarro Dini, peintre et décorateur, est aussi un cinégraphiste plein d'idées. Malheureusement, il ne les met sans doute pas en pratique. Dans *Quand l'ombre descend*, il a tenté de « visualiser » la folie. Il a bâti un scénario qui en vaut bien un autre, mais, fût-il géné par un trop court délai de réalisation, ou n'eût-il pas tout ce qu'il lui fallait à sa disposition? Toujours est-il que son film manque d'unité, de mesure, de dramatisation réelle.

La thèse de la folie n'a pas été soutenue plus de dix mètres. Nous nous attendions à voir projeter la vie d'un fou, ses réactions, ses souffrances et ses visions personnelles et étranges de la vie extérieure. Il y avait là, croyions-nous, une belle suite d'images à composer. M. Dini y a manqué. Mais du moins, en a-t-il eu l'idée! C'est déjà fort bien.

Que reste-t-il? Un film réalisé avec une simplicité réelle, et où les éclairages, les décors manquent un peu de richesse et de soins.

Le scénario met en scène un peintre qui, bafoué par sa maîtresse, Lydia, croit la voir partout, et, sous l'empire de la folie naissante, la peint de mémoire et réalise une œuvre géniale. Son frère, ayant failli écraser une jeune ouvrière dans la misère, la recueille, l'amène à son château. Hélas! Le peintre reconnaît sa maîtresse! Hontense, ne pouvant se disculper, la jeune fille s'enfuit. Mais le jeune homme, dans un dancing, retrouve la fameuse Lydia, comprend qu'elle n'est pas la même que celle qu'il sauva et conclut à une ressemblance étonnante. Il revient à temps pour voir son frère pris d'une crise de folie furieuse, et qu'on emmène à l'asile. Retrouvant la jeune fille, il la gardera pour toujours auprès de lui!

Des scènes ont un certain cachet personnel: l'orage... la scène où le peintre croit reconnaître sa maîtresse dans la jeune fille et marche vers elle pour l'étrangler.

André Nox a composé le peintre avec une force tragique qui, elle, est de bon aloi. Hélène Darly, charmante femme, n'a pas toutefois toutes les qualités de séduction qui seraient nécessaires pour composer son double rôle. Elle y supplée par un grand naturel et beaucoup de charme. ●●●●●●●●

ÉPOUVANTE

Comédie dramatique
Réalisée par Frank Tuttle.
Interprétée par Esther Ralston et Neil Hamilton.

Le type franc de la comédie américaine. On y possède une ironie mais indulgente pointée sur les mécontents un peu rancees de l'aristocratie anglaise. (Mais on ne moque pas des pauvres, n'est-ce pas?)

Frank Tuttle, spécialiste des films de sport et de mouvement, a réalisé une agréable comédie, se passant, pour la moitié, dans une maison abandonnée, où les événements les plus terrifiants (en apparence) se déroulent, ce qui a pour don de rendre folle de peur une romanesque Américaine, fiancée à un jeune Lord.

La fiancée est Esther Ralston. Tour à tour tendre, pétulante, crâne amazone, et petite fille faible et traquée, cette comédienne a joué son rôle avec beaucoup d'esprit et de diversité.

Elle a pour partenaire Neil Hamilton, dont le visage et la silhouette sont nettement britanniques, et pour cause (Neil Hamilton est d'origine anglaise).

L'histoire a été écrite par le metteur en scène lui-même. Il a donc réalisé son propre scénario et il s'ensuit une continuité et une série de « gags » étourdissants. Des éclairages, propres à semer l'effroi dans le cœur d'une jeune fille romanesque, se jouent sur des murs pleins de trappes, et il y a de curieux effets d'ombres portées.

L'idée de la maison hantée n'est point nouvelle. On en a déjà fait je ne sais combien de films. Idé, l'épouvante, si elle ne nous gagne pas, reste quand même dans l'atmosphère... fantômes et apparitions ne nous émeuvent pas... mais on a un petit sursaut à chaque transformation du décor, à chaque lumière qui s'éteint... Comédie qui n'a aucune prétention à l'art, mais qui distraira sans fatiguer. ●●●●●●●●

L'ÉTERNEL PROBLÈME

(La Bataille des Sexes)
Réalisation de David Wark Griffith
Interprétation de Jean Hersholt, Phyllis Haver, Don Alvarado, Sally O'Neil et Belle Bennett.

Ce film, qui a déjà fait une exclusivité sur les boulevards, sort dans de nombreux cinémas. Il est signé Griffith... c'est-à-dire qu'il a au moins une garantie de technique parfaite et d'intérêt psychologique certain. Dans *La Bataille des Sexes*, Griffith, resté prédateur, nous donne en quelques phrases symboliques (sorte de préface au début du film, traduite littéralement de son texte) l'assurance que le problème des sexes reste entier. Oui! Oui!

Dans son histoire très simple, il nous montre comment une petite grue intelligente se fait entretenir par un brave homme, père de famille, et le batone sans vergogne. Bataille des sexes, lutte éternelle, mais où la petite grue a décidément le vilain rôle, puisque le brave père de famille comprend sa violence, revient à sa famille, non sans avoir signé un gros chèque de compensation.

Des scènes de la vie américaine, dans un salon de coiffure, dans une maison meublée, dans un dancing, montrent en certains endroits que Griffith peut, s'il le veut, être toujours le Griffith du *Lys brisé* et du *Pauvre Monde*. Il a le sens de la satire, de la caricature, et sans avoir la force de Stroheim, passe sans indulgence la revue des ridicules humains. Il est très aidé par le talent de Jean Hersholt et de Phyllis Haver. Un excellent film un peu trop inégal mais intéressant.

On pourra voir, en reprises, aux Agriculteurs: *Moana*, *Club 73*, *Nanonk* (dont une copie revient d'Amérique), *Le Vent*, de Sjostrom, et des documentaires remarquables. On passe dans les cinémas de quartier: *Poupée de Broadway* avec la blonde Alice White, et *Petite Sœur*, mélodrame joué par Marguerite de la Motte.

Cagliostro, grand film original de Richard Oswald, avec Hans Stüve, Charles Dullin, Suzanne Bianchetti, Renée Héribel, sort dans de nombreux cinémas parisiens. ●●●●●●●● René OLIVET.

Prix de Beauté



Toute la tristesse d'un dimanche petit bourgeois à Paris...

PRIX de Beauté, qu'on va bientôt présenter au public parisien, est en fin de concours, la « Sofar » a pu organiser au mois de septembre un vrai concours de beauté qui se déroula au théâtre en plein air du Jardin d'Acclimatation, parmi la plus brillante assistance, avec l'amusant et collaborateur du grand fantaisiste Saint-Granier. *Cinéma* a déjà parlé assez copieusement de ce concours. Disons encore que huit opérateurs enregistrèrent les phases du concours, que plus de cinquante reporters de publications aussi bien françaises qu'étrangères étaient là, que cinq mille Parisiens et Parisiennes applaudissaient à tout rompre, que des grandes maisons de couture et de commerce (Még-Helly, Alexandre, Constantin, etc.) ont offert des prix aux gagnantes... C'est *Paris-Midi* et le *Journal* qui ont organisé le concours... D'autre part, *Excelsior* et le *Petit Parisien* ont, avec une infinie complaisance, laissé Génina travailler dans les salles de lino types et de la composition de leur imprimerie...

Les grandes compagnies de chemins de fer ont aussi été mises à contribution. Des passages de film ont été tournés aux gares d'Orsay et de Lyon. Deux trains ont été mis à la disposition de Génina.

La Compagnie des Wagons-Lits a fourni une véritable voiture, dernier modèle, qui a été transportée au prix d'immenses difficultés, au Studio de Joinville. Enfin, une véritable salle de cinéma a été reconstruite au studio. C'est le dernier grand décor. On a construit une cabine avec appareils de projection, appareils parlants, sonores, etc. Et on tourne pendant que le film se déroule à l'écran. Ainsi se retrouvera reconstituée, pour la première fois sans doute, toute la nostalgie et amère poésie de ces aquariums à émotions, de ces salles parisiennes si étranges où un peuple de petites gens s'entasse chaque soir pour oublier un peu le « chaque jour ».

Voici ce que notre confrère C.-A. Morskoï raconte par ailleurs de la réalisation du film:
Le 28 août, au Studio A des Cinéromans, à Joinville-le-Pont, Génina, à 10 heures du matin, a dirigé la première scène de *Prix de Beauté*.

...Et chacune d'elles rêve sans même entendre la musique monotone de sa Remington.



Les trains de luxe ont toujours été fort propices aux aventures amoureuses... (Louise Brooks et Jean Bradin).



Georges Charlia et Louise Brooks

J'ai vu un homme se lever à 6 heures du matin, travailler toute la journée, déjeunant en quinze minutes, dînant à 11 heures du soir, se coucher jusqu'à 2 heures du matin et se lever ensuite pour ne plus quitter le travail pendant les dix-huit heures qui suivent. Robert Gys m'a dit: — Je dois terminer ce décor pour que Génina n'ait pas une heure de retard dans sa réalisation.

Le décor était monté et complètement achevé quatre heures avant qu'il était prévu.

J'ai vu Louise Brooks et Charlia recommencer dix-sept fois la même scène, au cours de laquelle ils mangeaient une soupe. Cette soupe était un liquide invraisemblable, fait d'eau chaude et de pain. Dix-sept fois ils ont mangé et ils ont joué une scène qui se terminait par des larmes vraies.

J'ai vu Gaston Jacquet tourner pendant toute une journée avec 38° de fièvre.

Je sais que *Prix de Beauté* sera un grand et beau film...

Nous pensons que *Prix de Beauté* sera non seulement un grand et beau film, mais encore un film moderne.

Enfin, *Prix de Beauté* sera un film international dans toute la force du mot. Le metteur en scène, Génina, est Italien. Son assistant, Edmond Gréville, est Anglais. Louise Brooks est Américaine. L'acteur Bandini est Italien. Ziboulsky, un autre acteur, est Russe. Mais, bien entendu, c'est la France qui prend la meilleure part de la distribution avec Jean Bradin, Charlia, Gaston Jacquet, André Nicolle, etc. Dario Vidi.

CINÉMONDE EN AMÉRIQUE

SAMEDI dernier, à l'aube, le beau paquebot de la Cie Générale Transatlantique, L'Ile-de-France, m'a ramené au Havre, avec mes excellents confrères de la grande presse qui ont pris part au voyage en Amérique, organisé sous les auspices de la Société des Films Paramount.

Le moment n'est pas encore venu de faire part à nos lecteurs des impressions recueillies au cours de ces journées de féériques pérégrinations au Pays du Film; nous avons tous décidé de mûrir pendant quelques jours les fruits de de nos observations. Un tel délai est indispensable, en effet, pour ordonner, classer les notes prises, pour tirer de tant de visions rapides mais nettes, avec un récit fidèle, un profitable enseignement.

En conséquence, nous ne commencerons la publication des articles que je compte consacrer au cinéma américain, que dans le numéro de Cinémonde qui paraîtra le 28 novembre prochain.

Au cours de cette relation, je m'efforcerai de faire pénétrer nos lecteurs dans les coulisses du cinéma américain.

Mais, au fait, qu'est-ce donc que le cinéma américain?

Une prodigieuse industrie!

Gaston THIERRY.

LES PROJETS D'UN PRÉCURSEUR

ON reconnaît sans doute que le procédé Gaumont-Petersen-Poulsen est en France la première en date des méthodes de cinéma parlant.

Faut-il rappeler du reste les nombreux efforts de Léon Gaumont dans ce sens et mentionner son cinématographe synchronisé qu'il présenta en 1900, son « portrait parlant » de 1902 et enfin en 1910 le chronophone, véritable précurseur des appareils actuels.

Le dernier brevet, concernant la méthode de reproduction des sons Gaumont-Petersen-Poulsen, fut le premier des procédés français à recevoir une application industrielle.

Le procédé Gaumont-Petersen-Poulsen utilise, on le sait, outre la bande ordinaire qui porte les images, une autre pellicule de même format où sont inscrits les sons; les autres procédés, on le sait aussi, n'utilisent qu'une seule bande avec inscription sur une marge de 2 mm. 5. Le premier procédé offre cet avantage considérable d'être d'une durée plus longue, la pellicule défilant sans saccade devant l'appareil reproducteur du son.

Quels sont les projets de l'ancienne et puissante firme? Impossible de remonter le courant, nous a-t-on déclaré; nous voilà obligés de renoncer à notre projet de nos réalisateurs ont déclaré:

« Nous ne nous inspirerons pas des œuvres américaines; nous ferons des films parlants bien français. Nous ne voulons pas être tributaires de l'étranger! »

Des semaines, puis des mois passeront... Nous avons alors pu voir les talkies réalisés par nos compatriotes. Sans doute, ils nous intéressent plus que les films parlants américains, car on y entend parler, non plus en un langage déformé par des lèvres yankees, mais en bon français. Cependant, on ne peut s'empêcher de constater qu'ils présentent presque tous les mêmes défauts que les premiers talkies américains, lorsqu'il y a plus de deux ans.

La plupart de ces productions ne sont pas des films parlants, mais des pièces de théâtre photographiées. Ainsi que dans les premiers talkies made in U. S. A., on s'est surtout préoccupé de faire parler sans cesse les artistes; on constate aussi la même absence de vues de plein air, la même monotonie d'angles de prises de vues, etc...

Il nous semble que de tels mécomptes auraient pu être facilement évités. Il eût suffi pour cela d'étudier l'évolution de la technique du film parlant américain; nos réalisateurs n'auraient pas commis les mêmes erreurs que ceux d'Hollywood lorsqu'ils commencèrent à tourner des talkies.

Les Américains ont mis près de trois ans pour amener peu à peu les talkies au degré de perfection qu'ont atteint leurs dernières productions. Pourquoi vouloir parcourir à nouveau ce long chemin? Pourquoi ne pas profiter de l'expérience américaine, afin de réaliser d's maintenant des films parlants d'une valeur égale à celle des derniers et meilleurs talkies américains?

Il n'y a nullement à rougir de s'inspirer pour l'instant de la technique américaine. Le temps presse... De plus, il serait illogique de refuser de bénéficier de l'expérience acquise. N'oublions pas que, bien avant la guerre, lorsque le cinéma commençait à suivre et que la France était presque le seul pays producteur de films, les premiers réalisateurs américains tournèrent d'abord leurs œuvres selon la technique française, fruit d'une expérience vieille de quelques années.

Pourquoi ne pas vouloir rattraper notre retard actuel en agissant comme ces metteurs en scène intelligents? Louis SAUREL.

...Et la discussion continue!

APRÈS « BROADWAY-MELODY » ET « LES TROIS MASQUES »

APRÈS en avoir longuement entendu disserter, le public français peut enfin juger par lui-même du film parlant. Cela, à la faveur de Broadway-Melody et des Trois Masques, car les données fournies par les Weary River, Lumières de Gloire, Chanteur de Jazz restaient encore par trop imprécises, ces bandes — dont la valeur intrinsèque n'est pas mise en cause ici — restant plutôt des compromis entre le film muet et le cinéma nouvelle manière.

L'impression générale, après vision et audition de Broadway-Melody et des Trois Masques, talkies à 100 %, a été un retour plutôt fâcheux aux pires traditions théâtrales: appareil de prise de vues fixe, dialogues interminables, et, qui pis est, assez conventionnels (en ce sens que les personnages échangeant des « répliques »), ce qui ne se rencontre jamais dans la vie courante.

La chose est d'autant plus surprenante pour Broadway-Melody que, aux États-Unis, si l'on s'en rapporte à ce qu'écrivait l'autre jour M. Fortunat Strowski à propos de Dans la Rue, on tend à la recherche de conversations plus vivantes, moins « théâtre ». Il est regrettable que cette règle ne s'applique pas à Broadway-Melody.

Joignez à cela les attitudes empruntées des acteurs: tournés vers le « miroir » de façon que l'on ne perde pas une syllabe de leurs discours, le silence artificiel qui les entoure, et l'on conclura que les préjugés théâtraux paralysent encore fâcheusement les réalisateurs de « talkies ».

On me fera observer que bon nombre de ces lacunes ont été comblées depuis aux États-Unis: les appareils de prise de vues sont libérés de leur cage des premiers jours; ils se meuvent dans le décor aussi aisément qu'autrefois.

Mais, Alibi l'atteste: les conversations restent conventionnelles, les attitudes et gestes des acteurs demeurent factices, guindés, subordonnés à la position des « micros ».

Et c'est là, je crois, que réside la question. Il faut qu'on se rende compte de l'utilité toute relative, secondaire, de la parole: elle n'intervient, au fond, que pour remplacer le sous-titre, et surtout, je crois, pour permettre de recourir aux bruits et sons d'ambiance, d'atmosphère, sans qu'ils paraissent arbitraires.

Cela mis à part, le verbe n'aboutit guère qu'à ralentir l'action, à la paralyser. Y recourir trop largement équivaut donc à détruire le mouvement, cette vue auxquel nous avons habitués le cinéma muet.

M. Jacques Chabannes reconnaissait l'autre jour que le film sonore et parlant menace sérieusement l'opérette, le spectacle de music-hall et la comédie de boulevard. C'est exact, mais encore conviendrait-il d'épurer une fois pour toutes l'art nouveau des déchets des autres.

Cecil JORGEFELICE.

DEUX ANS DE RETARD

DEPUIS plusieurs mois, on assiste en France à la lente naissance du cinéma parlant national.

Dans un bel élan de patriotisme, la plupart de nos réalisateurs ont déclaré:

« Nous ne nous inspirerons pas des œuvres américaines; nous ferons des films parlants bien français. Nous ne voulons pas être tributaires de l'étranger! »

Des semaines, puis des mois passeront... Nous avons alors pu voir les talkies réalisés par nos compatriotes. Sans doute, ils nous intéressent plus que les films parlants américains, car on y entend parler, non plus en un langage déformé par des lèvres yankees, mais en bon français. Cependant, on ne peut s'empêcher de constater qu'ils présentent presque tous les mêmes défauts que les premiers talkies américains, lorsqu'il y a plus de deux ans.

La plupart de ces productions ne sont pas des films parlants, mais des pièces de théâtre photographiées. Ainsi que dans les premiers talkies made in U. S. A., on s'est surtout préoccupé de faire parler sans cesse les artistes; on constate aussi la même absence de vues de plein air, la même monotonie d'angles de prises de vues, etc...

Il nous semble que de tels mécomptes auraient pu être facilement évités. Il eût suffi pour cela d'étudier l'évolution de la technique du film parlant américain; nos réalisateurs n'auraient pas commis les mêmes erreurs que ceux d'Hollywood lorsqu'ils commencèrent à tourner des talkies.

Les Américains ont mis près de trois ans pour amener peu à peu les talkies au degré de perfection qu'ont atteint leurs dernières productions. Pourquoi vouloir parcourir à nouveau ce long chemin? Pourquoi ne pas profiter de l'expérience américaine, afin de réaliser d's maintenant des films parlants d'une valeur égale à celle des derniers et meilleurs talkies américains?

Il n'y a nullement à rougir de s'inspirer pour l'instant de la technique américaine. Le temps presse... De plus, il serait illogique de refuser de bénéficier de l'expérience acquise. N'oublions pas que, bien avant la guerre, lorsque le cinéma commençait à suivre et que la France était presque le seul pays producteur de films, les premiers réalisateurs américains tournèrent d'abord leurs œuvres selon la technique française, fruit d'une expérience vieille de quelques années.

Pourquoi ne pas vouloir rattraper notre retard actuel en agissant comme ces metteurs en scène intelligents? Louis SAUREL.

CE QUI SE FAIT

...en France

- La « Pax-Film » va réaliser à nouveau Les Frères Karamazoff, avec versions parlantes française, anglaise et allemande. Le grand acteur russe Iakischinoff va peut-être jouer dans ce film. Les intérieurs seront tournés au studio Elstree, à Londres.
- Pierre Chenal vient de terminer un nouveau film Un Coup de Di, avec S. Sinclair et Gréville. Editeur Pierre Braunberger.
- René Clair commencera prochainement pour la Tobis, Maudie, un film sentimental, sonore et parlant.
- Aimez-vous les films coloniaux? On en fait partout. M. Jean d'Esme est parti, René Le Somptier repartira, M. Léty-Courbières s'apprête à filer au Maroc, avec Walschleger, pour y tourner Un Drame à-bas. Quant à M. P. Antoine, il rapporte des Nouvelles-Hébrides un film curieux: Chez les Mangeurs d'Hommes.
- Chiqui, c'est un sketch qui se passe dans trois décors copiés d'une boîte de nuit. Trois artistes: Irène Wells, Adrien Lamy et Charles Vanel. Trois opérateurs: Arménis, Aguel et Colas, ceux-ci pour la prise de vues. Il y a trois autres opérateurs anonymes ceux-là, bien qu'Américains. A eux la prise de sons.
- M. René Guy-Grant vient de faire sonoriser son film Contrastes.
- Continuant les extérieurs de L'Arlésienne, J. de Baroncelli a tourné, dans les arènes d'Arles, une course de taureaux mouvementée.
- Roger Lion annonce, après la réalisation de L'Appel de la Chair, un film qui aura pour cadre les sites grandioses des Hautes-Alpes: Amour de Louis, dont les interprètes seront également Nicole Voghy, Tony d'Algy, Pierre Juvenet et M^{me} Gil Clary. M. Georges Colin, Philippe Hérial et Maxudian.
- Maurice Desfassiaux, l'opérateur bien connu, réalise un petit film sonore et parlant, La Chanson de Marais, dont René Hérent, le chanteur de l'Opéra-Comique, est la vedette.

...en Angleterre

- Polembine, le célèbre film d'Eisenstein, passe pour la première fois à Londres.
- Mister Antonio, ainsi se nomme la nouvelle grande production Gaumont-Tiffany. Virginia Valli en est la vedette.
- Ceux qui s'aiment, voilà le titre du film aux « First National », Pathé, dont William Freshman, Blanche Adèle, Carole Goodner, John Butt et Hannah Yones sont les vedettes. Metteur en scène: Manning Haynes.
- Walter Summers vient de compléter la distribution de Rains The Roof, qu'il tourne en ce moment par l'engagement d'Arthur Hardy. On se souvient que Hardy a fait des débuts sensationnels dans Atlantic, de E.-A. Dupont.
- Harry Lachman, le plus remarquable des jeunes cinéastes anglais, vient de terminer La Chanson de Sobo (Soho est un quartier ouvrier miséreux de Londres), avec Carl Brisson. Lachman a été, pendant deux ans, le collaborateur de Rex Ingram.

...en Allemagne

- Brigitte Helm vient de faire son premier essai sonore pour la « U. F. A. ». Elle récita devant le micro la prière de Gretchen, les plus beaux vers, sans doute, du Faust, de Goethe. L'essai est pleinement satisfaisant.
- Hans Schwartz vient de terminer la version allemande de Mélodie du Coeur, d'après un scénario de Hans Szeckely. Il va tourner maintenant les trois autres versions: française, anglaise et hongroise. Dita Parlo et Willy Fritsch sont les vedettes du film.
- Wilhelm Dieterle commence Le Roi Louis de Bavière, pour l'Universal.
- Conrad Veidt et Karin Evans tournent pour la U. F. A., sous la direction de Kurt Bernhardt, La Dernière Compagnie.
- Liane Haid, Schlettow et Gustave Froelich tournent pour la U. F. A., sous la direction de Gustave Ucicky, Le Vagabond immortel.
- Alfred Abel a commencé son second film: Une Tragédie dans l'Espresso, de Nice.
- Des scènes du film parlant de E.-A. Dupont, Atlantic, ont été émises par T. S. F. C'est le premier essai de ce genre.
- Haute Trahison, de Johannes Meyer, vient de sortir au « Cinéma Universum ».
- Guillaume II. La vie du dernier kaiser sera portée à l'écran.
- Un grand metteur en scène allemand qui se trouve actuellement à Hollywood (Murnau?), dirigera le film. Production Ariston-Film.
- Walter Ruttmann sera probablement engagé par Abel Gance pour diriger la partie sonore de La Fin du Monde.
- Le nouveau film de Liedtke se nommera Dilettantes.
- Un programme d'avant-garde, comportant de nombreux films français, vient de passer au Capitole.

...en Pologne

- Une grande exposition cinématographique polonaise aura lieu à Lodz en janvier 1930.

...en Tchécoslovaquie

- On vient de présenter à Prague un film fort curieux, tiré par Rudolf Mestak de l'opéra populaire et connu de Janacek: Jenusa (Sa Bergère). L'intérêt du film vient de son caractère franchement national, populaire. Seclacek joue le rôle principal.

...en Italie

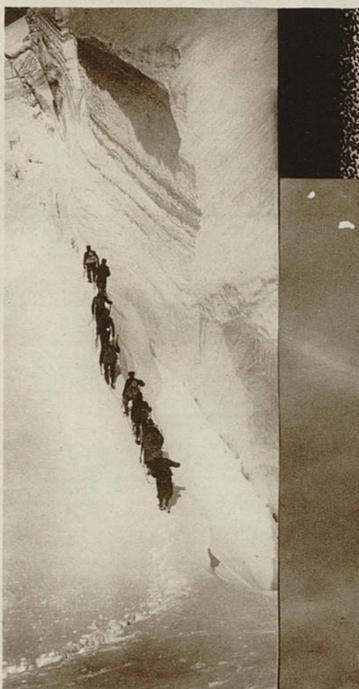
- Fidèle à son programme de collaboration étroite avec l'étranger, la « S. A. C. I. A. », vient de signer un accord avec l'Albani-Films, de Be-lin. C'est Guido Brignone qui réalisera pour la nouvelle combinaison Folie d'une Nuit, avec Marcella Albani. Le film sera parlant et sonore.
- Pour la « S. A. C. I. A. » encore Mario Camerini réalisera, à Milan, un film fort moderne: Rolate.

...en Suisse

- L'Alhambra vient de nous donner la primeur de l'œuvre de deux jeunes cinéastes suisses: Jean Lörcher (le cameraman des Actualités suisses), et J.-M. Aymat, à qui nous devons déjà Automates. Cette œuvre se nomme Winter et traite des sports d'hiver sur les Alpes. La photo est excellente, les angles de prises de vues aussi.

...en Russie

- Le cinéaste Y. Protozanoff a définitivement renoncé à son projet de tourner Guerre et Paix, d'après l'œuvre de Tolstol.



Le Prisonnier de la Montagne

Le nouveau grand film de A. Fanck et G.-W. Pabst

Les amoureux de la montagne se rencontrent au refuge avec le D^r Kraft, et la physionomie hautaine et douloureuse de l'ascensionniste séduit la charmante Maria, cependant que Karl Stern se joint spontanément à lui. Tous trois montent vers le Palu. En même temps une caravane d'étudiants tente également l'ascension par la Cheminée. Mais une avalanche se jette des éboulements. Karl Stern ayant exigé de passer en tête de cordée commet une imprudence et tombe dans un abîme d'où Kraft le tire. Les voici tous les trois prisonniers d'une étroite plate-forme de glace, Kraft gravement blessé à la tête et Kraft ayant une jambe brisée.

La nuit tombe. Kraft reste, une lampe à la main, debout, attendant le secours. Un jour passe, puis un autre. Le froid, la faim, la rage, la folie hantent et torturent les prisonniers. Il faut attendre que Kraft menace de se jeter dans l'abîme. Enfin, le guide dépêche un aviateur: Udet, familier des cimes, et celui-ci aperçoit heureusement les prisonniers. Mais hélas, il ne peut pas les secourir. Il se contente d'indiquer aux sauveteurs l'endroit où se trouvent les malheureux.

Une autre nuit vient. Le froid est intense. Kraft qui confond dans une même tendresse cette jeune fille et sa chère disparue, se sacrifie à elle et, enlevant son chandail, couvre Karl, son fiancé. Puis il s'éloigne et monte se blottir dans une petite plate-forme supérieure, attendant stoïquement la mort cherchée depuis longtemps.

Les secours arrivent. On cherche vainement Kraft que la neige a recouvert. Peu à peu il est enseveli dans la tombe de glace qu'il s'est choisi lui-même, tandis qu'au village, près d'un bon feu clair, les deux fiancés reviennent joyeusement à la vie au son des cloches...

Allez donc voir Prisonniers de la Montagne. Vous y prendrez une leçon de courage et de simplicité. Lucie DERAIN.

J ne croyais pas qu'on pût refaire une œuvre aussi hautement belle que La Montagne sacrée, de Fanck. Et pourtant voici que la Sofar nous présente Les Prisonniers de la Montagne. C'est tout simplement une merveille, un chef-d'œuvre, une bande qui « restera » et fera partie de ce « Choix des œuvres classiques du Cinéma Universel » que notre génération prépare sans s'en douter. En la regardant, j'ai compris la beauté dure et maléfique des solitudes éternelles, la beauté de sortilège que tant d'hommes qui ne revinent jamais prêtèrent aux glaciers et aux pics. J'ai compris que l'on peut aimer la Montagne, malgré les dangers mortels qu'elle dresse à chaque instant sous les pas des conquérants, de ses amoureux, de ses « prisonniers ». Pendant une heure et demie, le plus formidable drame, celui qui depuis des siècles oppose l'Homme à la Nature, s'est déroulé devant nos yeux étonnés, curieux et enchantés...

Pendant une heure et demie, j'ai vécu avec les alpinistes, j'ai souffert du froid, éprouvé la faim, tremblé avec eux d'angoisse et de terreur, espéré et désespéré. J'ai admiré comme eux la beauté des aurores sur les pics étincelants et vu les écharpes de la brume descendre sur les abîmes. Avec les sauveteurs, j'ai suivi, dans la théorie des torches, une piste invisible, pendant une nuit de tempête...

La Montagne? Elle est là, mystérieuse et vivante, puissante, allongeant de partout ses ombres bleues, bruisant par le chant de ses sources, le vacarme de ses choux.

La jeune femme ne peut être retrouvée. Et l'homme, D^r Kraft, désespéré mais résolu, revient chaque année, le jour anniversaire du drame, pour tenter l'ascension du Palu. Cette année-là, deux fiancés...

Le mari, des heures entières, attend le secours que le guide a été chercher au village.

Le mari, des heures entières, attend le secours que le guide a été chercher au village.



lements, les échos de sa vallée. Dès la première image on est saisi par la poésie immatérielle qui se dégage de ce décor naturel. Et dans des images harmonieuses, les deux metteurs en scène vont nous faire participer à ce drame pathétique où nous serons, spectateurs, littéralement envoûtés par la fascination de ces tableaux blancs et noirs...

...Le mont Palu, glacier inviolé, dresse sa silhouette blanche au milieu d'une chaîne de montagnes. Deux jeunes mariés l'escaladent, mais une avalanche fait tomber la jeune femme dans une crevasse. Le mari, des heures entières, attend le secours que le guide a été chercher au village.

La jeune femme ne peut être retrouvée. Et l'homme, D^r Kraft, désespéré mais résolu, revient chaque année, le jour anniversaire du drame, pour tenter l'ascension du Palu. Cette année-là, deux fiancés...

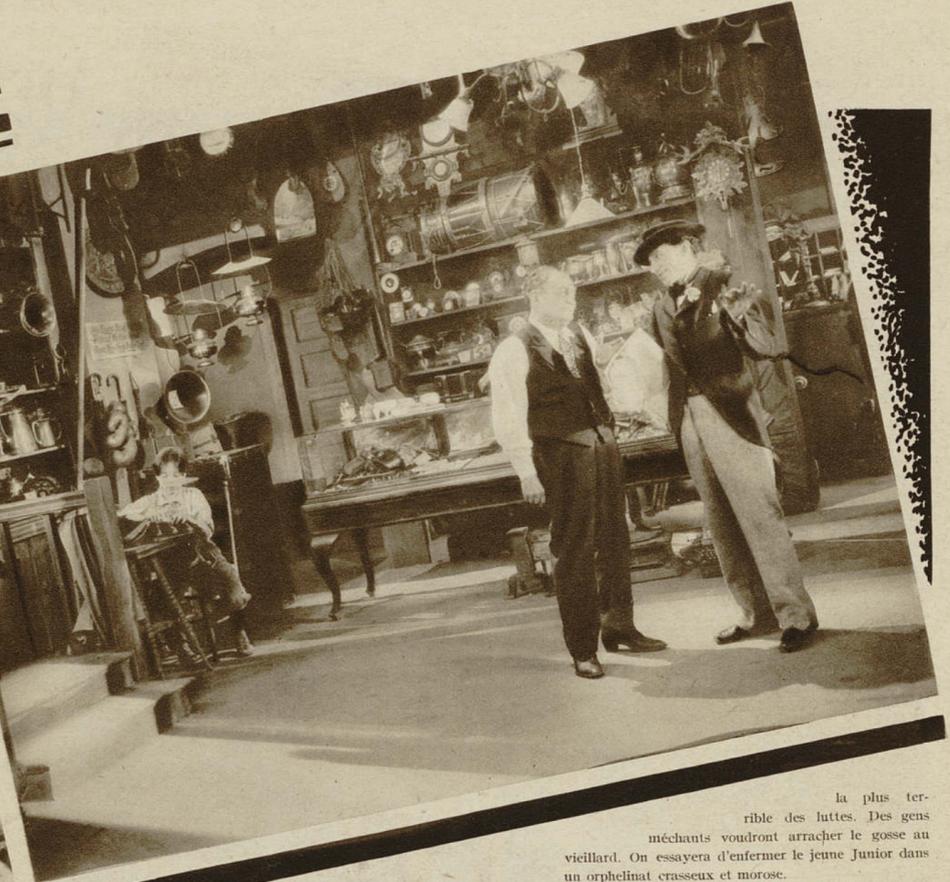
Le mari, des heures entières, attend le secours que le guide a été chercher au village.

Le mari, des heures entières, attend le secours que le guide a été chercher au village.



UN GRAND FILM
JUDÉO-AMÉRICAIN :

Son Chéri



Des guitares, des tambours, des trompettes, le fatras étincelant d'une boutique de jouets, telle que la voit dans leurs pauvres rêves les petits héros de Dickens ; dans l'ombre poussiéreuse de ce Paradis des Enfants, un vieux et doux fond une foule de mégères pittoresques et puissants de ce film.

LES Juifs d'Amérique ! Un peuple plein de poux et de foi a traversé dix mers sur des bateaux gigantesques, s'est déversé invinciblement sur les villes américaines, s'y est implanté... Il lutte terriblement pour sa vie. Il souffre, souffre, souffre. La faim. La misère. Les brimades d'autorités hostiles, bornées.

Mais les Juifs d'Amérique sont tenaces. Ils veulent tous arriver. Ils résistent. Ils se cabrent. Et, peu à peu, chaque jeune Juif d'Amérique se fait une petite place au soleil...

Il était naturel que la vie des Juifs américains inspirât pas mal de films aux producteurs d'outre-Atlantique. L'amour, l'humour, la misère, voilà les trois éternels sujets de ces films. Les Juifs ne sont-ils pas, en effet, la race à la fois la plus sensuelle, la plus ironique et la plus malheureuse — physiquement — de la terre ? Je me souviens des films qu'Edouard Slomann, remarquable metteur en scène judéo-américain, tournait, il y a cinq ans, pour l'« Universal » et où revivaient vraiment les quartiers juifs de New-York, de Chicago, des

petites villes de l'Ouest, avec leurs boutiques amusantes, leurs femmes plus belles que la nuit, leurs immenses restaurants pleins de bruits, de cris, de multiples fracas, avec leurs « bourses notes » et leurs temples moroses... Edouard Slomann ne tourne plus maintenant. Mais le film judéo-américain continue...

Rudolph Schildkraut, immense acteur, acteur d'une humanité prenante et chaude, toujours sous pression, toujours convaincant et vivant, le moins conventionnel assurément des « acteurs » américains, vient de nous donner *Son Chéri*. *Son Chéri* ? Oui, un film où la plaisanterie se dispute au tragique, où le cœur humain est mis à nu avec, à la fois, violence et douceur...

Schildkraut joue le rôle d'un vieux prêteur sur gages du quartier juif de New-York. Chaque matin, des inconnus viennent frapper à sa porte. Ils lui apportent de la vaisselle, du linge, des montres qui ne marchent plus, des pardessus usagés. Ils lui demandent quelques sous, quelques « cents » qui leur « donneront une chance », une chance de ne pas coucher sous les ponts et peut-être de dompter New-York avec ses maisons de plaisir, ses grues à vapeur immenses, ses automobiles de niche fulgurantes. Schildkraut penche sur cet affreux grouillis son doux visage mangé par le Temps, il cligne de l'œil. Il sourit. Il se meut dans sa boutique avec gaieté et souplesse. Il est la Providence de tous les mystiques, de tous les insoumis, de tous les rêveurs, de tous les futurs rois du charbon et du pétrole encore astreints aux trous dans les chaussures et aux sales petits insectes. Une Providence grasse, bouffie, hissant, couverte de pellicules et surmontée d'un melon. Une Providence qui aime l'aïl et les livres anciens. Un jour, l'amour s'empare avec une force véhémence de son vieux cœur de prêteur sur gages.

Et cet amour est le plus chaste, le plus pur, le plus désintéressé des amours.

Rudolph Schildkraut aime Junior Coghlan, un petit bambin juif à la frimousse éveillée, malicieuse, un orphelin qu'il a trouvé un jour parmi les débris, les ordures.

L'amour du vieux juif pour le petit Junior Coghlan est vraiment charmant de naïveté, d'innocence. Cet amour impliquera d'ailleurs la plus pénible,

la plus terrible des luttes. Des gens méchants voudront arracher le gosse au vieillard. On essaiera d'enfermer le jeune Junior dans un orphelinat crasseux et morose.

On le volera. Tremblant, pitoiable, Rudolph Schildkraut poursuivra son amour à travers les cours et les rues.

Il se fera conspuer par les vilaines ménagères qui crissent comme des fers à repasser, rient atrocement comme des baignoires qui se violent.

Il se fera, pour retrouver son gosse, petit, tout petit, obséquieux.

Et il parlera avec fougue.

Et il encaissera force coups de pied au derrière.

Et il roulera longtemps, à pied.

Et, bien sûr, il finira par retrouver Junior Coghlan ; la Bonté est toujours récompensée, sinon dans le monde réel, en fumée et en fer, tout au moins dans le monde imaginaire qui coule doucement des écrans lumineux dans les cœurs...

Tel est le scénario.

Mais le scénario importe moins dans ce film que le parfum, le son, la couleur.

Une foule de personnages passe à travers les épisodes de *Son Chéri*.

Et ces personnages, nous les identifions tout de suite.

Voilà le peuple élu.

Ses maladies, ses tics, sa tristesse, sa gaieté, son rêve, ses vieilles hardes, ses ambitions, sa fierté, sa peur, ses souvenirs, ses chansons, ses râles, ses sanglots, son passé, son avenir, son insondable lenteur.

Rudolph Schildkraut, nous l'avons dit, est un artiste qui joue avec son cœur, uniquement.

Il méprise totalement les petites habiletés de ses camarades, ses collègues.

Dans chaque scène, dans chaque « plan », il se donne tout entier.

Le petit Coghlan est admirable aussi. Il vaut mieux, beaucoup mieux que Jackie Coogan qui, au fond, ne se montra jamais (sauf, peut-être, dans le *Kid*) bien naturel.

Et les autres acteurs sont presque à la hauteur de ces deux-là, c'est-à-dire remarquables.

Souhaitons qu'on montre bientôt *Son Chéri* au public parisien et qu'ainsi fussent prouvées la vitalité, la poésie, l'humanité du film judéo-américain.

MAX FALK.

LES FILMS DE CINÉMONDE

« le fou chantant »

DANS un petit club de nuit de l'East Side, à New-York, Al. Stone remplissait les difficiles fonctions de garçon de café. Tout le monde l'aimait bien, et on le considérait comme un doux maniaque dont le grand plaisir était de chanter des chansons dont il composait lui-même les vers et la musique.

Le patron du club, bienveillant, permettait chaque soir à Al. de chanter quelques chansons de son répertoire pour amuser les consommateurs. Mais personne ne le prenait au sérieux. Pas même Molly, la danseuse-étoile de l'établissement, pour laquelle Al. Stone se desséchait d'amour et composait ses plus belles chansons. Une curieuse fille, cette Molly ! Belle sans doute, mais un cœur sec, et assez basement intéressée. Elle méprisait très fort ce misérable garçon de café qui osait lui avouer son amour, et elle ne lui ménageait pas les affronts, jusqu'au jour...

Jusqu'au jour où l'alle de la chance vint caresser Al. Un grand impresario de Broadway qui se trouvait par hasard, un soir, dans la salle, fut si touché par la voix émouvante d'Al. Stone qu'il lui proposa sur-le-champ de l'engager pour sa prochaine revue. Molly, sans vergogne, en apprenant la nouvelle, vint se pendre au cou d'Al. et l'appela : mon chéri. Le pauvre n'en revenait pas : subitement et d'un même coup, un engagement inespéré lui tombait du ciel, et la fille délaignée qu'il aimait sans espoir lui tombait dans les bras ! Et voilà notre fou chantant en route pour la gloire et le bonheur.

Les films sont toujours des contes de fées où les désirs impossibles se réalisent. Mais attention ! le metteur en scène, cet enchanteur, peut nous conduire aussi bien au succès qu'à la débâcle. Pauvre Al., pauvre fou chantant, votre voix d'or ne vous protégera pas contre le malheur, ni votre cœur de métal, trop sensible, trop naïf, qu'une femme cruelle n'aura pas scrupule à déchirer.

Avant troqué l'habit de garçon de café contre le smoking élégant du chanteur à la mode, Al. Stone, vedette de Broadway, est devenu le grand attraction d'un établissement de nuit luxueux. Il est devenu la coqueluche de la clientèle snob, aux oreilles de laquelle il fait éclater dans ses chansons sa joie de vivre, l'immense bonheur qui remplit son cœur. Une table est toujours retenue pour sa femme qui vient le retrouver tous les soirs, une table convertie de fleurs et de cadeaux.

Un soir, il ne peut résister au désir de faire partager sa joie à tout le monde. Il faut que son bonheur éclate. Et avec orgueil, il présente Molly au public.

— Ladies and gentlemen, nous avons l'honneur d'avoir ce soir, parmi nous, la célèbre étoile de Broadway, Miss Molly Watson. Et beaucoup d'entre vous, Messieurs, seront sans doute jaloux quand je vous aurai dit que, dans la vie privée, Miss Watson n'est autre que... Mme Al. Stone, ma femme.

C'est avec une naïve fierté qu'il appuie sur les mots : ma femme. Il y met tout l'orgueil du propriétaire parlant d'un objet précieux qui lui appartient.

Et pourtant, s'il savait, ce trop naïf Al., que sa femme lui appartient si peu ! qu'elle ne l'aime pas, qu'elle a un amant et que bientôt même elle le quittera !

Mais comment se douterait-il de l'indifférence de Molly ? Il a le cœur si chaud qu'il a de l'amour pour deux. Et leur bébé, le charmant Sonny boy, n'est-il pas la preuve de leur amour, le lien qui les attache l'un à l'autre ?

Nous tenons nos promesses. Voici, après une opérette, un fil sentimental : « Le Fou chantant », qui vient d'être présenté à la presse et passera bientôt sur les boulevards. L'émouvant Al. Jolson en est la vedette.

C'est le 31 décembre. *Happy new year!* Dans quelques instants, il sera minuit, la minute à laquelle invisiblement une année passe l'autre, la minute où tout le monde s'embrasse. Et Molly n'est pas encore là !

Al. se précipite au téléphone. Les bruits de la fête, la musique, les rires sont tout voisins. On s'entend mal par téléphone.

— Allô ! c'est toi, Molly ? Viens vite, chérie, tu es en retard. La fête bat son plein, et il faut s'embrasser à minuit juste si nous voulons avoir du bonheur toute l'année...

— Ici, c'est la femme de chambre, Monsieur... Madame est partie et elle a emmené bébé.

— Comment ? Vous dites que Madame est sortie...

— Partie, Monsieur, avec Sonny boy.

— Partie avec Sonny boy... Allô ! j'entends mal... Qu'est-ce que ça veut dire.

Al ne veut pas comprendre ; il ne veut pas se rendre à l'évidence. Comme un fou, le voilà qui part en courant, fendant la foule joyeuse de cette nuit de réveillon. Il arrive chez lui ; l'appartement est désert : Molly est partie emmenant avec elle leur fils.

La fin d'un bonheur. Le fou chantant n'est plus qu'un fou de douleur. Il ne saura plus chanter. La blessure faite par la femme infidèle se guérit vite. Mais l'absence de son fils le laisse inconsolable. Al., aussi vite qu'il l'a gravie, descend la pente de la fortune. Il ne peut plus chanter. Combien de jours passe-t-il ainsi, silencieux, à remâcher sa douleur ? Puis, un jour, il retourne aux lieux où, garçon de café insouciant, il chantait autrefois à plein gosier, par joie de vivre. Les vieux camarades l'accueillent affectueusement, et voici même qu'une main féminine bien douce se pose sur son épaule accablée. Grace, la petite marchande d'allumettes, est toujours là, avec ses grands yeux marron qui le conviennent encore de tendresse comme autrefois. Mais autrefois, il n'y prêtait pas attention, tout entier à son amour pour Molly. Aujourd'hui, la tendresse de cette jeune fille lui réchauffe le cœur. Il ne se sent plus abandonné.

Il n'en faut pas plus pour qu'il recommence à chanter. Il faut, n'est-ce pas, que Sonny boy entende quand même parler de son papa et soit fier de lui. Le succès revient, et avec Grace, un peu de bonheur pour le pauvre Al.

Il faudra qu'encre une fois ce timide bonheur soit échangé.

En arrivant au théâtre avant la représentation, Al. trouve une dépêche : « Venez vite. Sonny boy très malade. »

Dans son petit lit, le visage plus pâle que les draps, les yeux fiévreux, Sonny boy reconnaît son papa qui se penche sur lui.

— Pourquoi tu es resté si longtemps sans venir ? lui demande-t-il.

Al. prend son fils dans ses bras, et l'enfant qui n'a pas oublié la chanson avec laquelle son père l'endormait autrefois, lui dit :

— Chante-moi *Sonny boy*, papa. La voix roulant des sanglots, tout doucement, Al. chante *Sonny boy*.

*I don't care for the grey skies
Because you make them blue
Sonny boy.*

Peu à peu, l'enfant ferme les yeux, s'endort. bercé par la mélodie, il tombe dans le sommeil. Il rêve aux anges. Voyez, comme il dort bien. Pas un mouvement, pas un souffle.

Sur la pointe des pieds, Al. le rapporte dans son lit, le berce soigneusement, l'embrasse. Sonny boy dort comme un ange. Voyez, comme il dort. Voyez, comme... Il dort ! Non, il est mort.

Daniel Mobb.



... Le patron du club, bienveillant, permettait chaque soir à Al. de chanter quelques chansons de son répertoire.

Dorothy Mackaill

UNE jeune fille... ou une femme ? Une ingénue ou une vamp ? Une créature mince et souple, d'une perfection de tanagra dans les lignes pures de son corps flexible, blonde, des sourcils au pinceau, un petit nez droit, la lèvre boudeuse, jolie simplement, d'une charmante élégance hardie, garçonnière un peu parfois, avertie, débrouillard, moderne, sportive. Il y a dans son fin visage quelque chose de franc et de décidé. Toute sa petite personne exprime une volonté ferme, un esprit de ténacité et de détermination qu'on retrouvera dans chacun de ses rôles, aussi bien que dans sa vie. Elle est née à Hull (Yorkshire), en Angleterre, le 4 mars 1904, fille de Mr. et Mrs. Jock Mackaill, de pur sang écossais ; son père est encore d'ailleurs directeur du Maypole Dairy Company de cette ville. A six ans, Dorothy décide de devenir actrice. A dix ans, elle préfère être danseuse, pour faire les pointes, jambes nues, sous la lumière mauve ou verte de la rampe devant de vieux messieurs énervés. Elle fait tant que trois ans après son père cède à ses instances et l'envoie à la Thorne Academy de Wigmore Street à Londres pour prendre des leçons de chorégraphie et de diction. La durée de ces cours était de deux ans. Mais au bout d'un an, Dorothy décide qu'elle avait assez dépensé d'argent et résolut désormais d'en gagner. Engagée dans le corps de ballet de l'Hippodrome, elle devint rapidement l'étoile du Ballet des Poussins (Chickens Numbers). Son premier rôle était réalisé : elle dansait jambes nues à l'avant de la scène, et maints vieux messieurs de l'orchestre lui accordèrent leur attention.

C'est alors qu'un metteur en scène la remarque et lui confie un rôle dans « *The Face at the Window* » (un visage à la croisée). Mais ces débuts à l'écran ne l'enchantent pas. A la fermeture de l'Hippodrome, elle vient à Paris, où son numéro est joué dans une revue française. Elle tourne encore en France un film qui ne réussit pas non plus à l'intéresser au cinéma. Elle a une autre idée en tête. Elle a entendu parler de l'Amérique comme un pays de Cocagne et elle décide d'y tenter sa chance. Son ambition, c'est maintenant de danser aux Folies dans la troupe de Flo Ziegfeld.

A son arrivée à New York, au Floradora, elle ouvre une porte si brusquement qu'elle heurte un monsieur correct. Une courte altercation s'engage, car Dorothy n'a pas précisément sa langue dans sa poche. Le monsieur, c'est Lee Shubert, impresario

Le policier et sa captive vivent heureux dans leur île désertique. Milton Sills et Dorothy Mackaill, dans *His Captive Woman*. — Ci-dessous : l'artiste à la ville.



Charmé par la crânerie de la petite Anglaise, il lui confie un rôle dans sa revue. Mais cela ne suffit pas, car Shubert n'est pas Ziegfeld. Dès la fin de la revue, elle se présente délibérément chez celui-ci et demande à ce qu'il recrute : Miss Mackaill, de Londres. Son assurance, une fois encore, lui réussit. Amusé par son bagout, séduit par sa voix fraîche et ses jolies jambes, le célèbre directeur lui accorde le rôle demandé. Elle chante des couplets drôles que son accent anglais rend plus drôles encore. Elle succédait alors à Jacqueline Logan et porta même plusieurs de ses costumes de scène.

Enfin, pour la troisième fois, elle vient à l'écran, définitivement cette fois, sur les instances de Marshall Neilan, qui lui donne un rôle, aux côtés de John Barrymore, dans « *The Lotus Eater* ». Partenaire de John Hines dans les *Torchy Comedies*, elle fut choisie par Barthelme pour créer le principal rôle féminin de *Par l'Épée*. C'est alors qu'elle rencontra Jack Mulhall, qui devint pour long



Un charmant petit Mexicain (*The Great Divide*)

temps son partenaire favori. Ensemble, ils tournent une série de films frais et charmants : *Joanna ou le Nouveau Dieu*, *Les Surprises du Métro*, *La Coupe de Crystal*, *Just another blonde*, *Marchand de Beauté*, *L'Eclair d'Argent*, *Passé-Passé*, *Une Nuit aux Bains turcs*, etc...

Dans tous ces films, sauf *L'Eclair d'Argent* et *La Coupe de Crystal*, ils sont tous deux de jeunes employés new-yorkais qui s'aiment beaucoup mais se font mille misères avant de finir par se marier : mannequin et conducteur de métro dans *Les Surprises du Métro* ; commis-voyageur et téléphoniste, dans *Marchand de Beauté* ; ballerine et prestidigitateur, dans *Passé-Passé*. Il est à regretter que ces comédies soient américaines et que les mécontents qu'on y voit revivre soient si purement yankees. Nous avons peu en France d'artistes qui sachent rendre avec ces charmes et cette exactitude le caractère de nos traits et de nos calicots. Dans ces comédies, Dorothy a commencé à gravir, avec son partenaire, l'échelle de la célébrité. Puis elle a voulu s'essayer dans le drame, car son rôle de Betty Musgrove dans un film comme *Par l'Épée* ne donnait aucune idée de ses qualités dans ce genre.

Le caractère de Dorothy Mackaill répond à son aspect physique : elle est gaie, décidée, capricieuse. On se souvient qu'elle quitta brusquement les studios de la First National, lorsqu'elle se vit refuser, il y a trois ans, le rôle de Molly la danseuse dans *Son plus beau combat*, avec Barthelme. Elle battit pendant trois jours la campagne californienne de toute la vitesse de son cheval et, calmée, put reprendre ses pourparlers avec les dirigeants de cette firme qui la calmèrent en lui donnant plusieurs autres rôles intéressants.

Son franc-parler est proverbial. Un jour, un reporter américain interviewait les vedettes de Burbanks sur le baiser au cinéma. Barthelme déclarait qu'il n'y attachait aucune importance et n'en éprouvait aucune satisfaction personnelle.

— Par exemple ! s'écria la petite Anglaise, ça, ce n'est pas galant ! Moi, je n'ai pas de honte à le dire, j'étais toute remuée quand vous m'embrassiez, du temps où nous tournions ensemble.

C'est un aveu assez crâne et que peu eussent osé. Elle voudrait bien retourner en Angleterre, mais n'en a jamais eu le temps. Elle s'est donc décidée à faire venir sa mère auprès d'elle à Hollywood.

Comme elle passe très souvent ses vacances avec Mulhall — celles-ci coïncidant très souvent comme date, puisque les deux artistes tournent fréquemment ensemble — on l'a cru mariée à ce dernier. Il n'en est rien. Mulhall est le mari d'Evelyn Wyans dont il a un enfant. Quant à Dorothy, elle a été mariée un moment au metteur en scène Lothar Mendis ; mais ce mariage fut de courte durée.

— Nous avons constaté un beau jour que nous étions beaucoup plus heureux séparément, dit-elle... Alors, nous nous sommes quittés. Voilà. Je n'ai pas l'intention de me remarier. Pourquoi recommencer deux fois la même erreur. Enfin, je peux changer.

Elle habite une jolie villa près de Burbanks. Sa fleur favorite est la marguerite. Et quelle fleur conviendrait mieux à cette exquise vedette : fleur simple et candide de toute la blancheur de sa corolle, qui semble dire : effeuillez-moi, avec un petit cœur d'or mille fois épanoui. CHANTAL.

Napoléon à

Le grand film de Lupu Pick vient d'être présenté à Berlin

1. LE FILM

Ce film est certainement une grande œuvre d'art, une des plus belles réussites du cinéma européen. Lupu Pick, le metteur en scène, a su faire abstraction, totalement, de toutes les tirades héroïques qui sont habituellement inhérentes aux œuvres peignant la vie du « petit Corse aux cheveux plats ». Lui et son collaborateur Willy Haas ont travaillé avec le seul souci de rendre aussi visuelle que possible la tragédie finale de l'empereur. S'il y a un film auquel celui-ci peut être comparé, c'est probablement la *Jeanne d'Arc*, de Dreyer.

Lupu Pick est un grand cinéaste. Et il avait à sa disposition un très grand acteur : Werner Krauss. Celui-ci est vraiment extraordinaire de simplicité, de vie intérieure. Comme il sait faire fi de tout métier, émouvoir par les moyens les plus sobres !

Dans le film, Napoléon, le vaincu de Waterloo, n'est plus qu'un homme qui souffre et meurt lentement. Cet aigle, que tous les peuples admiraient et craignaient, le voilà enfin réduit à son expression la plus simple. Personne ne fait plus de bruit autour de lui, et c'est alors que parlent son cœur et sa chair. Il a peur de mourir ; il songe à son fils ; il remâche ses souvenirs...

La distribution comporte quelques acteurs de toute première force : Bassermann joue le rôle du gouverneur Hudson Lowe. Bassermann est un aussi grand acteur de cinéma que de théâtre. Il arrive à être dégoûtant, répugnant, abject, avec un inoubliable relief. On comprend que « Napoléon » devait haïr cet homme. Philippe Hérial, acteur français, incarne le comte Bertrand. Hanna Ralph est la comtesse Bertrand, une femme qui déteste Napoléon et cependant se donne à lui. Votre compatriote Suzy Pierson joue la semillante et bavarde comtesse Montholon. Le baron Las Cases est interprété par Thimmig, Georges Pecllet complète la distribution.

Trois opérateurs, Wagner, Weimann et Lippert, ont assuré les prises de vues. Deux architectes, Zander et Weber, ont aidé efficacement Lupu Pick. Les extérieurs ont d'ailleurs été tournés à Sainte-Hélène même. L'appareil de prises de vues a vu de façon tout à fait émouvante cette île cruelle et aride où la vie du plus grand héros français s'acheva parmi des souffrances morales et physiques sans nom.

Berlin.

A. KORTV.

2. LE RÉALISATEUR

Roumain d'Autriche ou Autrichien de Roumanie, Lupu Pick est surtout citoyen du monde. Il vécut



Ste-Hélène

longtemps en Amérique, il habite Berlin, il a tourné en Angleterre, il a rapporté un excellent documentaire de Sicile, il connaît Paris. C'est un petit bonhomme de 40 ans environ. Brun. Des yeux malicieux et vifs. Une voix chantante, mélodieuse...

Je l'ai connu à Paris, pendant le Congrès International du Cinéma. Il venait d'être reçu par M. Herriot, alors ministre des Beaux-Arts. Il me parla d'abord de son interlocuteur :

« Ces intellectuels d'avant-guerre, dit-il, ne comprennent rien, rien, rien, à la situation actuelle. Ils s'obstinent, les malheureux, à regarder le cinéma comme un art pour les pauvres. Ils le livrent aux mauvais marchands qui en font un instrument d'abrutissement. Vous ne sentez pas, vous ne voyez pas que le cinéma est en train de tuer la peur, cette base de toutes les civilisations, de toutes les croyances ? Il prostitue la mort, il rend l'amour mécanique et risible. Personne n'a plus envie de voyager à cause du cinéma. Il n'y a presque plus de gens curieux, de gens enthousiastes. Mon idéal : cinq films seulement par an, — toute la production mondiale réduite à cinq films. Alors, peut-être, les films auront de la valeur. »

Lupu Pick aime et cultive le paradoxe. Mais ses paradoxes sont souvent justes, toujours plus intelligents que les plats lieux communs où se complaisent certains cinéastes. D'ailleurs, voici comment Lupu Pick débuta. Une grande Société allemande organisa un jour un concours de scénarios. Lupu Pick, depuis longtemps révolté contre la bêtise des films courants, envoya, à titre purement humoristique, une espèce de charge, de parodie, de mauvais film. Et, miracle, cette charge obtint le premier prix...

Lupu Pick s'est souvent trompé. Ainsi, il a tourné *Le Dernier Fiacre de Berlin* et quelques autres films d'un naturalisme épais. Mais il compte tout de même à son actif *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, un des rares chefs-d'œuvre authentiques du cinéma européen. C'est lui, qui, de tous les cinéastes, s'est penché le plus attentivement sur cette misère sociale et ce fantastique social des années d'après-guerre dont nous retrouvons un si puissant écho dans les livres de Pierre Mac Orlan.

Comment l'idée de tourner un film sur Napoléon lui est venue ? En lisant un scénario de M. Abel Gance. Ce scénario, il l'acheta, le modifia, le transforma si bien qu'il devint le truchement de sa propre personnalité. Et ce n'est pas du tout sous un jour conventionnel que Lupu Pick voit Napoléon. L'Homme, simple jouet du hasard, l'intéresse beaucoup plus que le si factice inspirateur de tous les Frédéric Masson et autres Georges d'Espèrès...

Je n'ai pas encore vu *Napoléon à Sainte-Hélène*, mais je sais que Lupu Pick ne peut pas nous donner un film indifférent.

Michel GOREL.



Costumes d'autrefois et d'aujourd'hui

A gauche, John Barrymore et Dolores Costello (*Roman de Manon*).



Ramon Novarro et Norma Shearer (*Viell Heidelberg*).

ATTENDRE au plus haut point de la séduction est un rêve que nombre de stars caressent. Aussi mettent-elles tout en œuvre pour y parvenir.

Dans les films qu'elles honorent, ne les voit-on pas évoluer au milieu de magnificences et parées d'ornements précieux — voire même du seul cosume d'Ève ? Elles nous enseignent à connaître le luxe des fables, à remarquer le galbe harmonieux d'une jambe, l'arc volupueux d'une bouche et le piquant d'un regard ; enfin, Clara Bow et quelques autres nous apprennent le mot à l'ordre du jour : *sex appeal* — ou si vous voulez : l'appel du sexe.

On peut appeler le sexe opposé au sien par des moyens divers et nombreux. Entre autres : en mettant tous voiles dehors ou presque, comme c'est le cas de Clara Bow ; en se parant d'une beauté étrange, d'un regard allégué, d'une coquetterie insinuante comme Greta Garbo ; en déployant le charme romantique des héros historiques ou légendaires, ainsi que John Barrymore, Vilma Banky, Ivan Mosjoukine, Dolores Costello.

Ces derniers sont, d'ailleurs, particulièrement séduisants dans l'atmosphère fantastique ou surannée où ils se meuvent. John Barrymore a, certes, de sérieuses raisons pour s'y tenir. Et le sourire maléfique du *Docteur Jekyll*, la fougue de *Jim le Harponneur*, les ricaneurs tragiques du *Beau Brummel* déchu, ne sauraient avoir autant de grandeur transposée dans la vie moderne.

Lupe Velez (*Gauche*)



Joan Crawford (*Jeunes filles modernes*).

Toutes les Vedettes portent des bas Bowrier faites comme elles!

Francesca Bertini...



Après avoir tourné plus de 150 films muets, FRANCESCA BERTINI va se consacrer désormais aux « talkies ». Plusieurs grands films parlants révéleront bientôt — en plusieurs langues — l'exceptionnelle phonogénie de cette belle artiste.

...devant le micro



JOAN CRAWFORD...

...Le plus mutin visage d'Hollywood. Gageons qu'il sera encore embelli par l'emploi régulier du ROUGE 1930, de Diolet, le dernier venu et meilleur des rouges pour les lèvres. On y tient le plus parce qu'il tient le mieux.

Pour lire et entendre...

NOUS manquions de romans — je le dis sans ironie. On s'ingénie donc à recruter, à encourager les romanciers et, à tous les prix qu'on leur destine, on a joint, cet été, le « Prix du premier roman ».

Ce prix a été accordé à M. Emmanuel Robin pour son roman *Accusé, lève-toi...*, qui est une œuvre, en effet, remarquable et lourde de promesses (1).

C'est la confession d'un assassin, ou plus exactement la déclaration qu'il ferait devant ses juges s'il était permis, en cour d'assises, de parler si longtemps.

Fils d'un petit professeur de collège, ce jeune dévoyé aurait pu mener une bonne petite vie bourgeoise. Mais il manifeste de bonne heure des signes assez inquiétants, fréquente de mauvais garçons, rêve d'être chef de bande. Sa mère morte, son père le lâche. Il s'en va, fait de tristes métiers, vole sans raison, tue une pauvre fille sans savoir pourquoi. Bref, un de ces névrosés qui, après la guerre et sous l'influence de Freud, ont fleuri dans le roman sinon dans la vie.

Le sujet n'est donc pas des plus neufs, mais la manière de l'auteur décèle une assez forte personnalité. Avec un tel début et si bien encouragé, on peut espérer que ce jeune romancier nous donnera bientôt des œuvres fortes et originales.

Notre collaborateur Marcel Arnac vient de donner, avec Madame Diogène (2), l'un de ses meilleurs livres et, sans doute, celui qu'il préfère.

Ainsi que le titre le laisse entendre, c'est l'histoire d'une jeune femme — une vraie — qui, comme le philosophe cynique mais de toute autre façon, cherche un homme à sa convenance.

Elle finit par le découvrir d'étrange façon et après mille péripéties finement contées et qui sont autant de prétextes à des réflexions scintillantes d'humour sur nos mœurs, sur nos modes et sur l'amour.

Ceux qui aiment les enquêtes un peu aventureuses liront : Dans les houles d'Islande, de M. Emile Condroyer (3).

M. Emile Condroyer est de cette classe de curieux intrépides qui, comme Louis Roubaud et Georges Le Fèvre, se feraient, pour mieux connaître le baigne, condamner aux travaux forcés.

Soupponnant que le pêcheur de morue n'est pas du tout celui que nous a peint Pierre Loti, il est allé faire une saison sur un morutier avec les pêcheurs d'Islande. Il n'a pas obtenu cette grâce sans difficulté. Il est des choses qui ne sont pas à voir. Il a voulu les voir et il les a vues, bien vues, et rapportées semblait-il, de façon exacte. Son livre est un documentaire saisissant.

Noël SABORD.

(1) Plon, éd. Collection La Palatine.
(2) Éditions de La Nouvelle Revue Critique.
(3) Éditions de La Nouvelle Revue Critique.

Le présent et l'avenir n'ont pas de secret pour Thérèse Girard, 78, av. des Ternes, Paris. Consultez-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. Notez bien : dans la cour au 3^e étage.

LA PETITE AUBERGE

SES SPÉCIALITÉS :
Côtes de Veau Félicie
Le Brochet au Beurre Nantais
La Brioche Bohémienne
Les Champignons de Carrières
54, rue Cardinet (Près boulev. Matheshersbos)

LA Compagnie française du Gramophone vient de combler d'aise les amateurs, toujours nombreux, de café-concert. Il a toujours ses fidèles qui peuvent, aujourd'hui, grâce au disque, le ressusciter jusqu'au fin fond des lointaines provinces.

Voici un lot de quinze disques qui vous permettra d'offrir à votre agrément personnel un programme complet de tours de chants avec les obligatoires morceaux d'orchestre pour l'entrée, la sortie et les entr'actes. Je ne dis pas que tout y soit de la qualité la plus raffinée, et que toutes les oreilles peuvent tout entendre. Mais enfin, il n'est pas défendu de s'encanailler un peu de temps en temps, et ce que nous ne tolérerions jamais dans un programme de T. S. F. (devant qui l'auditeur sans défense ne peut que subir les gaillardises égrillardes qu'on lui impose), nous l'admettons aisément dans le disque que nul ne vous force d'acquiescer s'il choque votre pudeur exquise.

Donc, il fait froid dehors, il fait bon chez vous ; vous conviez quelques voisins autour d'un vieux bocal de cerises à l'eau-de-vie, et pendant qu'ils sirotent la « gnole », vous organisez pour eux le programme suivant :

D'abord, La Marche Indienne, du brave Sellenik. Dès la vingtième mesure, tout le monde chante en chœur. C'est charmant. Là-dessus, vous changez d'atmosphère avec les Fiancés de Rospondon dont les flots d'harmonie, chers à Mac Orlan parce qu'ils émanent de la musique des Équipages de la Flotte de Toulon, baignent délicieusement les petites fleurs bleues de vos cœurs toujours crédules. Mais vous essayez aussitôt vos larmes furtives, car voici le moment de rire, ou d'essayer, avec des mots et des chants du Midi, une pointe d'« assent » et une gaité bon enfant qui fera tout passer, même le gros sel.

Faites attention alors, sur le plateau magique, M. Gorlett, bonimenteur de l'Alcazar de Marseille. Il vous dira sans façon, Je suis Terrible et Fai de bien à Bertrand. Puis M. Lafontaine, des Radio-Concerts de Marseille, vous lancera La Béni Loulouf et Allez va Fada. Pour peu que vous insistiez, il remettra ça avec Adieu choisis et la Marche des boy-scouts marseillais. Reposez-vous du chant en donnant quelques tours de manivelle à M. Vola dont l'accordéon gémitra un paso-doble Flor d'Espagne, et un tango Rosa. Vous terminerez avec les couplets de la Légende du Filre et du Tambour.

Pendant que vos invités savoureront les dernières cerises, mobilisez une dernière fois la musique des Équipages de la Flotte de Toulon pour leur jouer La Hussarde, valse militaire de notre vieux Ganne, qui rendra plus élastiques les pas de vos hôtes dans l'escalier plein de ténébros.

André CÉUROY.

Les Sièges Beaumarchais

Fabrique de fauteuils depuis 180 francs

Demandez le catalogue franco

113, Bd Beaumarchais PARIS

(Coin rue Pont-aux-Choux, au fond de la cour.)

Ouvert le Samedi toute la journée.



En potinant avec nos Lecteurs

LODI DANS LES MONTAGNES. — Voici l'adresse que vous demandez : André Lafayette, 19, rue La Trémolle (8^e). Mais, puisque vous désirez correspondre avec de nos lecteurs il est nécessaire que vous nous donniez la vôtre.

UNE CERTAINE JEUNE FILLE. — Nous avons parlé des débuts au théâtre de Ramon Novarro dans un de nos précédents numéros et publié une photo de lui sur le *Léviathan* dans la page d'actualité du numéro 25. Ramon Novarro est actuellement à Hollywood et doit bientôt revenir en Europe pour débiter sur une scène berlinoise.

CINÉMONDEUR. — C'est Janine Lequestre qui interprétait le principal rôle du film *La Rose d'Inde*, ou plutôt également, Simone Vaudry ; *Les Mystères du Ciel* ont été réalisés par Louis Forest, le célèbre chroniqueur du *Matin*. *Vingt mille lieues sur les mers* est un film américain fort ancien, qui a été édité en France par la Société Eclair. C'était une production Universal. *La Glu*, réalisé par Fescourt, était interprété principalement par Germaine Rouer. La première version, réalisée il y a de nombreuses années, était jouée par Mistinguett.

PETITE LYONNAISE. — Dans *Un Harponneur*, dans les scènes où il portait une jambe de bois, John Barrymore devait replier la sienne en arrière, ce qui était très fatigant parce que la circulation du sang était arrêtée. Lon Chaney dans *Satan* jouait un rôle de cul-de-jatte et avait les deux jambes repliées en arrière ; dans *Panama* n'est pas Paris les rôles féminins étaient tenus par Lya Ebenschutz, Olga Limbourg et Ruth Weyher.

M. DE MONTREUIL. — Pour correspondre avec moi, il n'y a aucune condition spéciale ; seulement, étant donné le chiffre fantastique de lettres que je reçois quotidiennement, la priorité de réponse est donnée aux abonnés. Puisque vous êtes de ceux-ci, il vous suffit de m'écrire et de me poser des questions. Mais pas plus de trois dans chaque lettre.

ROBERT DE NANTES. — Je suis très flatté d'apprendre que ma chronique vous captive, d'autant plus que vous venez grossir la cohorte déjà imposante de mes correspondants et amis. Vous ne connaissez pas la technique toute particulière de Jean Epstein. Vous n'avez donc pas vu *Cœur Fidèle*, *L'Auberge Rouge* et *La Glacé à trois heures*. Le genre de ce réalisateur est bien personnel et ne s'apparente pas aux genres allemand et américain. Vous pouvez vous dérouter pour voir *La Chute de la Maison Usher*, qui interprètent Delcourt et Marguerite Gance. Le film peut vous plaire, comme il peut vous importuner, je ne le connais pas suffisamment pour vous répondre nettement ; Joan Crawford est très bien dans *Les Nouvelles Vierges*, et je ne la vois pas remplacée dans ce film par Anny Ondra, dont le type est tout différent. Le meilleur film actuel ? Quelle question ! *Les Dames de l'Océan*, *Séduction (Erotikon)*, *Tempête sur l'Asie*, peuvent être classés parmi les productions les plus intéressantes ; *L'Arçon*, de L'Herbier, n'est pas mal, mais il y a beaucoup de lecture dans ce film. Les Nantais ont eu tort, *A Girl in Every Port* est un film épatant à tous points de vue. Vous verrez bientôt Gilda Gray dans un film sonore. Mais que de questions vous me posez, on voit bien que vous êtes un nouveau venu et que vous ignorez la consigne. Trois questions maxims par semaine. Au revoir et prenez note.

SAUVAGETTE. — Mais non, il n'a jamais été question d'écrire les films étrangers des programmes des cinémas français ; on voulait défendre nos productions contre l'invasion des élucubrations américaines et naturellement on a cédé momentanément. Rassurez-vous, vous verrez encore pendant de longues années des cow-boys et des mangeurs de chewing gum sur les écrans de notre pays.

CŒUR D'ARTICHAUT. — Bonjour, Mademoiselle, j'ai envie de vous manger, mais j'hésite entre la sauce harigoule ou la vinaigrette. Mais puisque vous désirez correspondre avec de nos lecteurs, je reformule mon désir et je livre votre adresse aux candidats correspondants. (Nina Stronberg, 1, rue Bastien-Lepage, Paris 16^e.)

BEN-HUR. — La partenaire d'Ivan Petrovitch dans *Morgane la Syrienne* ? mais vous ignorez donc que c'est Claire de Lorez ; l'adresse de Charlie Chaplin. Qui est-ce Charlie Chaplin ? Ah oui ! cet artiste dont on parle parfois, je crois qu'il habite Beverly Hill, dans une certaine ville appelée Hollywood et qui se trouve, il me semble, en Californie. Good bye, automédon !

BÉTHIACRIS. — Salut, contemporain de Thémistocles et de Damoclès. Où se trouve actuellement Georges Biscot ? Mais en voyage de nocé en Italie, Venise et ses gondoles. La place St-Marc et les pigeons charmement actuellement les yeux des nouveaux mariés. Notre numéro de vacances porte la date du 25 juillet. J'ignore la véritable identité de Gaby Morlay. Je vous promets de lui demander, lorsque je la rencontrerai, si elle est originaire de la Vendée.

UN ÉTUDIANT. — De quel étrange mystère vous tenez à vous entourer. Je respecte votre incognito et signale que vous désirez correspondre avec certains de nos lecteurs et cela par mon intermédiaire. Comptez sur moi, la reine mère n'en saura rien.

CAMARADE TROSKY. — Salut et fraternité, nous avons transmis votre requête aux commissaires du peuple. Ah pardon ! à nos directeurs, qui vont étudier vos suggestions en détail.

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15
R. C. Seine 233-237 B
Service de la Publicité : BERGA
19, boulevard Montmartre - Tél. Rich. 94-07.
Le Gérant : GASTON THIERRY.

UN QUI NE VOIT RIEN AU-DESSUS DE G. B. — Greta Garbo a tonné notamment dans *La Rue sans Joie*, *Anna Karenine*, *La Chair et le Diable*, et plusieurs super-productions avec John Gilbert. Nous avons adressé le portrait demandé.

LILY MON ÉTOILE. — Vous me connaissez ? Sans blague ! Et qui je suis ? Michel Goret ou René Olivet ? Max Falk ou George Prévost ? Germain Fontenelle ou Gilbert Flamand ? Lucie Derain ou Jean-Bernard Derosse ? Enfin, en réponse à votre question sachez, Mademoiselle détective, que Lily Damita tourne aux studios United Artists, à Culver City, Cal.

STRER. — On n'a encore pas tourné un film intitulé *L'Horrible Mère*. Il a simplement été annoncé.

VICTORIA. — Les intérieurs et extérieurs de *La Jungle d'une grande Ville*, ont été entièrement tournés à Prague et la mise en scène a été faite exclusivement par Leon Marten. L'interprétation comprend Claude Lombard, Olaf Fjord, Raymond Guérin, Karl Schleier et Mayer.

PETITE DESSINATRICE. — L'âge d'Adolphe Menjou ? C'est un peu délicat à dire, mais ce n'est pas une lettre que vous m'écrivez ! C'est un véritable feuilleton. Sachez que j'ai mis trois heures, vingt-huit minutes, deux secondes pour lire les nombreux feuilletons qui composent votre missive. Qui vous a dit qu'Anny Ondra était la vraie fille de Gaston Jacquet ? Elle est amusante et j'en connais un qui se réjouira de cette nouvelle imprévue, c'est Gaston Jacquet, célibataire impatient. Anny Ondra a été plusieurs fois sa fille, mais seulement pour les besoins d'un film. *Vengeance*, qui n'a rien à voir avec le roman de notre correspondant, Jack Bonhomme, va être éditée, cette saison, au cours de laquelle vous verrez plusieurs films d'Ivan Petrovitch, de Ramon Novarro et de Ronald Colman. Des artistes français qui portent des cheveux longs. Certainement pas Henri Debain, dont la proximité frontale est semblable à celle de Diament. John Gilbert doit avoir trente-deux ans, quant à sa taille, est-ce avec ou sans chaussette que vous désirez le savoir ? Gloria Swanson a épousé le marquis de Pompadour, Mac Murray et Pola Negri ont épousé les deux frères, les princes Mdivani.

CINÉMONDEUR. — La première version de *Quo Vadis* a été réalisée, il me semble, par Gabriele Annunzio, pour le compte de la Société italienne Pitalanga. La Société qui a édité en France le film *Le Mercenaire Aventure*, avec Edmund Love, est la Fox Film. La Société productrice et éditrice du film *Le Fauconnier* 47, était les Cinéromans Films de France. AROMATISÉ D'OSER OSWALD. Votre artiste préférée est allemande, c'est une velette charmante et délicate.

JOLIE BONZE. — Mais si, nous avons déjà parlé de William Haines et de Ben Lyon. Consultez nos cinquante et quelques numéros et vous y lirez plusieurs notes consacrées à ces deux artistes. Voici les adresses demandées : Francesca Bertini n'est pas actuellement à Paris, et sera de retour dans deux mois seulement ; Radolph Klein-Rogge, Film Tobis, 30, boulevard Haussmann et Jean-Napoléon Michel, 67, rue des Rigoles. Je vous remercie pour votre aimable sourire et signale que vous désirez correspondre avec de nos lecteurs par mon entremise.

UNE BRUXELLOISE. — Vous pouvez écrire à Adolphe Menjou en adressant votre lettre au studio du 6 de la rue Francœur, Paris.

L'HOMME AU SUNLIGHT.

"Harmonies de Paris"

Cet excellent petit film a été réalisé par notre collaboratrice Lucie Derain. Je ne pense pas que Lucie Derain ait voulu se livrer à quelque analyse ou synthèse morale ou sociale. Tout bonnement, elle a essayé de surprendre quelques aspects humains, charmants de la ville. Dans les limites de la tâche qu'elle s'était assignée, sa réussite est totale. De belles maisons, des aspects agréables du fleuve, des statues, des églises à qui la caméra semble chanter je ne sais quelle douce sérénade, en tournant doucement autour d'elles, tout cela enchante l'œil, le ravit. Il y a vraiment, dans ces images lumineuses et douces, une certaine, une délicate poésie, un peu ingénue peut-être, un peu « vieux jeu », mais convaincante et sincère.

Reste à démontrer, bien sûr, la nécessité de tels films. Nous pensons, quant à nous, que le sujet est primordial au cinéma et que les cinéastes dignes de ce nom doivent porter tous leurs efforts sur la recherche du sujet.

M. F.

TARIF DES ABBONNEMENTS :
FRANCE : (tarif A réduit) : 3 mois, 22 fr. 6 mois, 40 fr. 1 an, 75 fr.
ET COLONIES : (tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, 6 mois, 46 fr. 1 an, 90 fr.
Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^{er} jeudi de chaque mois.

REPRESENTANTS GÉNÉRAUX :
GRANDE-BRETAGNE : Dolores Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11.
ALLEMAGNE : A. Kossowsky, Reichskanzlerplatz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tél. : Westend 242.
ÉTATS-UNIS : Jacques Lory, 1726 Chirokeo Av., Hollywood, California.
GRAV. ET IMP. DESFOSSES-NEOGRAVURE

MON RÊVE !! POSSEDER UN COFFRET BABANI !!



DANIELE PAROLA
la jeune étoile du Cinéma Français
Photo Studio Lorelei

LA CHARMANTE ARTISTE traduit par ces mots l'expression de ravissement qui sera celui de chaque femme comblée, parce qu'un de ses attentifs, comme on disait au « Grand Siècle », aura su présenter son vœu le plus cher.

LE COFFRET DE BEAUTÉ « HINDOU » contenant tout ce qui est indispensable pour parfaire aux soins de la beauté féminine, est en effet une pure merveille. La qualité absolue unique de la Crème Hindoue est incomparable ; toute femme soucieuse d'entretenir la fraîcheur et l'éclat de son teint doit l'utiliser.

LE ROUGE POUR LES LÈVRES, le fard pour le visage, la poudre de riz parfumée à l'Ambre de Delhi sont des produits uniques pour lesquels les chimistes occidentaux ont raffiné encore sur la science des mystérieux chercheurs de l'Orient.

LE VAPORISATEUR BABANI, qui est l'ornement indispensable de tout boudoir féminin, complète, avec un flacon du fameux extrait l'Ambre de Delhi ce délicieux coffret. Que ce soit pour son parfum ou pour les soins de son visage, chaque femme a son secret, le combine, et s'y tient pour un temps ; mais les recherches sont parfois longues, tandis qu'avec le coffret Babani, elle n'a plus qu'à choisir, sûre d'y trouver le complément indispensable à sa beauté.

LE COFFRET « HINDOU », contenant les six articles énumérés ci-dessus, sera expédié franco de port et d'emballage contre la somme de 150 francs. Le même coffret « Week end », contenant seulement 3 échantillons : Poudre de riz, Crème Hindoue, extrait Ambre de Delhi, sera expédié contre la somme de 22 francs franco de port et d'emballage, voir ci-dessous.

DANS VOS COMMANDES, indiquez pour la poudre la teinte que vous désirez : Ocre clair, Ocre foncé, Blanche, Naturelle, Rose.

POUR LE ROUGE-LÈVRES, indiquez votre coloris préféré : Clair, Moyen, Foncé. IL NE SERA FAIT aucun envoi contre remboursement, seuls, sont acceptés : mandats, chèques ou espèces. LE COFFRET DE BEAUTÉ « HINDOU » étant un article vendu exceptionnellement en réclame, il ne sera expédié qu'à un seul par personne.



COFFRET WEEK END : Poudre et emballage 22 fr.

BABANI

98 bis BOULEVARD HAUSSMANN PARIS.

Chaque être a sa personnalité et son charme

Le talent de l'Artiste Photographe

ROGINSKY

consiste à les mettre en valeur.

VOYEZ-LE à son studio

53, AVENUE DES TERNES

une visite vous convaincra.

Une remise de 10 % est réservée à nos lecteurs.

M^{lle} Simone Helliard, de l'Athénée.

TÉLÉPHONE : GALVANI 37-32

Demandez notre catalogue de cartes postales de Vedettes à 0.50 pièce.

REPRESENTANTS GÉNÉRAUX : Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 21 francs ; 6 mois, 46 fr. ; 1 an, 90 fr.

ÉTATS-UNIS : Jacques Lory, 1726 Chirokeo Av., Hollywood, California.

GRAV. ET IMP. DESFOSSES-NEOGRAVURE

N° 57 -- 21 NOVEMBRE 1929

CINÉMONDE



Lil Dagover et Ivan Pétrovitch font un couple bien gracieux dans "La Bague Impériale"